

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Henri THUILLARD

Feux follets

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 130-132

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

FEUX FOLLETS

Tout était harmonie dans cette nature automnale, lourde de mélancolie ; le ciel d'un gris uniforme, les champs baignés d'un brouillard ténu. La route boueuse, bordée de bouleaux aux fûts argentés, suintait d'humidité. Perdus dans la campagne, des bouquets de sapins estompaient leur masse noire ; isolé, un peuplier dressait sa haute ramure dépouillée et une haute futaie barrait l'horizon.

La nuit régnait paisible. Au loin, des bruits s'entendaient encore, animant l'immobilité du paysage ; à l'orée du bois, le claquement d'un fouet, l'aboyement d'un chien de garde, le rythme sonore du marteau sur l'enclume ; sur le chemin, le roulement d'un char, les grelots des chevaux, le grincement de la roue broyant les cailloux, la plainte de l'essieu. Dans une terre en labour, une charrue était abandonnée...

La lune déchira son voile avec les pointes fines de son croissant et son regard bienveillant se mira dans le soc d'acier. Semblables à des yeux, des étoiles clignotèrent. La nuit se fit plus paisible et le silence enveloppa de sommeil les choses...

Dans le grand cimetière, les cyprès élèvent leurs quenouilles noires ; les pierres des tombeaux paraissent plus blanches sous la pâle clarté, et les statues de marbre, roides dans leur nudité, semblent songeuses et plus tristes dans la brume de la nuit. Sous le porche, un Christ saigne son agonie.

Onze heures va sonner. Tout dort. Sur la grand'route, une vieille toute ridée, tête nue, avec des cheveux gris cendrés, s'appuie sur une béquille. Misérable en sa mise de pauvre paysanne, elle n'écoute rien, elle n'a peur de rien. L'envolée d'un oisillon, la chute lente d'une feuille jaunie, le craquement d'une branche, elle ne le voit ni ne l'entend. Bientôt, elle atteint le cimetière : la clé grince dans la

serrure, la grille tourne sur ses gonds et la cloche d'appel tinte, tandis que le son grêle s'évanouit dans la plaine.

La vieille suit l'allée principale, ne regarde ni à droite, ni à gauche, semble sommeiller et s'en aller, poussée par un être invisible. Brusquement, elle s'arrête près d'une tombe. Une croix, un cyprès, un buis et des immortelles étaient les seuls ornements. La paysanne regarde, cache son visage dans ses mains, reste morne et accablée.

Depuis deux mois, chaque soir, à la même heure, elle suit la même route, la même allée ; elle s'assied à la même place, pleure dans la même attitude. Son mari qui l'a tant aimée, repose en cet endroit sous la terre humide. Ils avaient vécu trente-sept ans dans la plus douce intimité ; point de querelles, point de disputes ; jamais un trouble ni un reproche. Et voici qu'une courte maladie le lui avait arraché à onze heures de la nuit. Elle avait beaucoup pleuré ; elle ne s'était pas encore résignée ; son chagrin l'emportait, ne cesserait qu'avec elle. Et depuis lors, malgré les conseils des paysans qui redoutent la rencontre des âmes mortes et des feux follets, chaque soir, par le vent, par l'orage ou par la pluie, par les nuits claires où palpitent les étoiles, comme par les nuits sombres, elle s'en venait au cimetière, pour arriver lorsque l'horloge du village sonne dans le lointain ses onze coups.

La lune se cacha, les étoiles pâlirent. La nuit se fit plus sombre et le silence plus rigide.

Un malaise subit étreint la vieille. Elle frissonne. La frayeur et l'angoisse se peignent sur sa face amaigrie. Anxieuse, elle regarde. Rien ne bouge. Pourtant des bruits confus frappent son oreille ; elle écoute ; tout est silence. Le feuillage ne bruit même pas sous la caresse de la brise.

Un tremblement nerveux secoue maintenant la pauvre âme ; son oreille croit distinguer le bruit d'os qui s'entrechoquent. Avec plus d'ardeur, plus de dévotion, elle égrène son chapelet ; elle répète les signes de croix pour conjurer

l'esprit malin. Mais l'obsession se prolonge et son imagination travaille. Elle voit alors des flammes rousses, des langues violettes vaciller sur les tombes, danser sur les sépulcres, bondir sur les fleurs, s'éteindre, se rallumer, effleurer son visage, trembler sur ses cheveux, lécher ses vêtements : les feux follets ! Mais la flamme se perd au-delà des murs et disparaît...

Puis une vision plus étrange, une hallucination plus horrible. Les tombeaux s'ouvrent, les morts sortent, couverts de leurs linceuls, les têtes roulent dans les fossés, les squelettes se donnent la main, dansent et l'entraînent dans leur ronde macabre.

La vieille éclate de rire et ce ricanement de folle se perd au loin comme un râle..

Aux pieds de la paysanne, la terre est remuée ; du trou béant s'élève une ombre. La vieille se met à courir, se cognant contre les bornes, heurtant les croix, piétinant les fleurs. L'ombre la poursuit avec une plainte irritée, l'arrête et la regarde par-dessus l'épaule. Elle reconnaît son mari dont la barbe, blanche et inculte, retombe sur la poitrine. La vieille se retourne, sent sur ses lèvres un baiser glacé, pousse un cri et retombe..

... Impassibles, les cyprès élèvent leur quenouilles noires ; les pierres des tombeaux blanchissent sous la pâle clarté ; roides dans leur nudité, les statues de marbres songent dans la nuit, et sous le porche, le Christ saigne son agonie...

Le lendemain, jour des saints Anges gardiens, le jardinier trouva, morte dans le cimetière, une vieille femme, et les paysans ont chuchoté les uns aux autres : « Les feux follets ! »

Henri THUILLARD

Lausanne, Mars 1903.